
Les courses de chevaux en France

Un jeu/spectacle à géographie variable

Horse racing in France: A wager and show with a diverse geography

Jean-Pierre Digard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/31>

DOI : 10.4000/etudesrurales.31

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 95-106

Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Les courses de chevaux en France », *Études rurales* [En ligne], 157-158 | 2001, mis en ligne le 13 décembre 2016, consulté le 12 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/31> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.31

Ce document a été généré automatiquement le 12 février 2020.

© Tous droits réservés

Les courses de chevaux en France

Un jeu/spectacle à géographie variable

Horse racing in France: A wager and show with a diverse geography

Jean-Pierre Digard

J'aime les hommes, non pour ce qui les unit,
mais pour ce qui les divise, et des cœurs
je veux surtout savoir ce qui les ronge.

Apollinaire, *La vie anecdotique*
(*Œuvres...*, vol. III, Gallimard, 1955, p. 53).

- 1 Cet article a pour origine une communication présentée aux journées d'étude, « Jeux avec frontières. Diffusion géographique des pratiques spectaculaires et sportives », organisées par Sébastien Darbon et Frédéric Saumade à l'Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative d'Aix-en-Provence les 24 et 25 mars 1999. Il s'agissait de vérifier l'hypothèse selon laquelle, écrivaient les organisateurs dans le texte de présentation de ces journées, « il existerait des raisons structurelles à la présence ou à l'absence d'un engouement collectif pour les jeux et les spectacles. [...] chaque contexte local doit être considéré comme un assemblage de pratiques où certaines combinaisons sont permises, d'autres non. [...] Ces correspondances tiendraient à plusieurs facteurs dont la mise en relation forme un système structural cohérent ». Au titre de ces facteurs, S. Darbon et F. Saumade énuméraient « les contrastes paysagers et particularités d'ordre socioéconomique ou politique auxquels ils sont liés », « les corrélations et oppositions qui ressortent de l'observation comparative des différentes pratiques cohabitant ou s'excluant », « les conditions historiques d'apparition et de formalisation progressive des sports et spectacles au sein de leur contexte particulier »¹.

- 2 Bien que les courses de chevaux ne soient vraiment (ou seulement) ni un sport ni un spectacle, et qu'elles ne comportent pas de spécificités locales dûment répertoriées ou immédiatement visibles, j'avais essayé de jouer le jeu fixé par les organisateurs. À cette fin, mon premier objectif a donc été de chercher si l'objet < courses de chevaux en France > présentait des variations signifiantes, régionales ou non, susceptibles de permettre de telles analyses. Pour ce faire, j'ai certes considéré les courses proprement

dites, mais surtout ce que les agronomes et les zootechniciens français appellent la « filière Courses » – ce que nous, les ethnologues, pourrions, en paraphrasant Leroi-Gourhan [1964 : 164, 1965 : 35], traduire par « chaîne(s) opératoire(s) Courses » – avec, en amont, l'élevage, la sélection et l'entraînement de chevaux adaptés, et, en aval, les parieurs (quelque 8 millions), dont les mises (35 milliards de francs en 1998) irriguent l'ensemble via un système complexe de redistribution (sous forme de gains reversés aux parieurs gagnants, de primes aux éleveurs, d'acquisition d'étalons nationaux, de subventions pour des équipements hippiques, d'aides aux sociétés de course, etc.) géré par l'administration des Haras nationaux.

Galop vs trot

- 3 Dans cet ensemble, une première ligne de fracture apparaît dès l'abord. Elle passe entre les courses au galop (de plat et d'obstacles) et les courses au trot (attelé et monté) [Digard 1994 : 106].
- 4 Les courses au galop, les chevaux correspondants (ancêtres des actuels pur-sang anglais, PS) et les paris auxquels elles donnent lieu ont été importés d'Angleterre par l'aristocratie anglophile française sous le règne de Louis XVI. La première course au galop publique s'est déroulée le 9 mars 1775 sur la plaine des Sablons en présence de la famille royale et de la Cour [Blomac 1991 : 45-47].
- 5 Les courses au trot ont une tout autre origine. En France, dans de nombreuses régions d'élevage équin, les fêtes villageoises étaient depuis longtemps l'occasion de courses de « bidets », petits chevaux autochtones « à deux mains » (selle et trait léger). Au début du XIX^e siècle, à la suite de l'énorme consommation de montures des cavaleries napoléoniennes et de la fermeture des sources étrangères d'approvisionnement en chevaux, la question s'est posée d'une meilleure utilisation du potentiel équin français, en particulier aux fins de production d'un cheval d'armes robuste et polyvalent : c'est ainsi que sont nés le « demi-sang » normand (devenu « trotteur français », TF), croisement de bidets et de pur-sang anglais, et les courses au trot, institutionnalisées par l'inspecteur général des Haras, Ephrem Houël, pour sélectionner ce type de cheval (la première eut lieu à Cherbourg en 1836). Les courses au trot deviendront rapidement une discipline autonome et à part entière. Mais leur origine paysanne leur attirera longtemps les sarcasmes des véritables « hommes de cheval », forcément aristocrates, comme en témoigne cet extrait du *Journal des Haras* de 1898 [cité par Reynaldo 1990b : 138-139] : « Les partisans du trotteur “quand même” ne sont jamais montés dessus. Y a-t-il deux fils d'éleveurs qui soient à même de grimper sur les poulains de leur père ? Les jockeys de courses au trot... il vaut mieux n'en pas parler. [...] les amis du trotting, éleveurs ou autres, ne connaissent le cheval que parce qu'ils le vendent ou qu'ils le regardent courir. Les a-t-on jamais vus dessus ? Leurs moyens de locomotion sont variés, depuis le tapecul ou la victoria, jusqu'à l'automobile en passant par la bicyclette, mais ils n'ont jamais mis le derrière sur une selle, ni galopé, ni passé un obstacle. » Contrastant avec le dandysme aristocratique, le laisser-aller vestimentaire des « trotteurs » était tel que la Société du demi-sang dut édicter au début du XX^e siècle l'article suivant : « Article 31. Seront passibles de 20 à 30 francs d'amende, tout jockey qui, dans une course pour chevaux montés, ne sera pas pourvu d'une toque et d'une casaque, ou tout cocher qui ne sera pas dans une tenue convenable. » [*Ibid.* : 139]

- 6 Aujourd'hui encore, courses au galop et courses au trot, ainsi que leurs milieux respectifs, gardent l'empreinte de leurs origines. Différences, rivalité et parfois même animosité continuent de séparer les deux mondes.
- 7 La structure socioprofessionnelle du galop est caractérisée par une hiérarchie de métiers spécialisés et de positions bien marquées : éleveurs, propriétaires, entraîneurs, jockeys, lads. Cette hiérarchie est d'autant plus manifeste que les personnels se répartissent entre un nombre relativement restreint de grands propriétaires ou de grandes écuries d'entraînement, elles-mêmes organisées en « cours » placées sous la responsabilité d'un « premier garçon ». L'élite du galop appartient à l'élite sociale internationale tandis que les lads et les apprentis jockeys se recrutent majoritairement dans les milieux populaires urbains. Le monde du trot, lui, est essentiellement français, rural et constitué de petites entreprises familiales et polyvalentes (7 000 à 8 000 contre 3 000 éleveurs de PS) : le propriétaire est à la fois l'éleveur et l'entraîneur ainsi, bien souvent, que le driver de ses chevaux. Les jours de course, toute la famille fait le déplacement avec le ou les chevaux. Non seulement les grands propriétaires sont rares en trot, mais on y trouve de plus en plus de chevaux en copropriété.
- 8 De surcroît, la culture technique du galop et celle du trot diffèrent aussi profondément. En tant qu'allure naturelle, le galop n'impose qu'une seule contrainte technique forte : la légèreté des jockeys (avec, en contrepartie, une sévère sélection et un taux de reconversion élevé, cause de problèmes humains, sociaux et psychiques importants). Contrairement au galop, le trot est, à grande vitesse, une allure artificielle ; pour éviter la « faute » (i. e. le passage au galop entraînant la disqualification), il faut donc recourir à tout un arsenal d'appareillages, d'astuces et de bricolages que les acteurs assimilent à des « réglages des chevaux comme ceux des Formule 1 » et auxquels l'entraîneur ne peut procéder que s'il drive lui-même, ne serait-ce qu'à l'entraînement. Chacun possède ses propres trucs et les garde jalousement. La culture du trot est une culture du secret. La méthode traditionnelle de transmission des savoirs aux apprentis est elle-même parcimonieuse : « Regarde ce que je fais et fais pareil. » Les professionnels du trot se méfient des techniques modernes standardisées, tel le BLUP (indice génétique de sélection) que, selon les propos d'un éleveur-entraîneur, ils accusent de manière significative de « retirer la main de l'homme ».
- 9 Dernière différence importante entre le galop et le trot : dans le premier, les vedettes sont les jockeys alors que, dans le second, ce sont les chevaux, dont la carrière est plus longue (6 à 12 ans) qu'au galop (2 à 4 ans). Qui n'a jamais entendu parler de Gélinotte, de Roquébine, de Une de Mai, d'Idéal du Gazeau ou d'Ourasi ?

Régions d'élevage et de courses vs régions de jeu

- 10 Une deuxième ligne de fracture sépare régions d'élevage et régions de jeu.
- 11 L'image du cheval de course en Occident contemporain comme attribut de la richesse, voire de l'oisiveté – Thorstein Veblen n'écrivait-il pas dès avant la fin du XIX^e siècle que les chevaux de selle « ne sont utiles qu'à faire parade d'un gaspillage » [1978 : 95] ? –, tend à faire oublier que, jusqu'au début du XX^e, l'élevage équin était le lot des régions déshéritées (de montagnes, de landes ou de marais) : en Basse-Normandie, en Mayenne, dans le Limousin, en Béarn ou en Bresse, on produisait bien souvent des chevaux à défaut de pouvoir produire autre chose. Il s'agissait, jusqu'au début du XIX^e siècle, d'un

élevage en semi-liberté, dit « élevage en forêt », au demeurant peu lucratif [Mulliez 1983 ; Roche 1997]. Quand, après les guerres napoléoniennes, pour résoudre le problème chronique du déficit en chevaux de qualité, les nobles et les notables ont commencé à s'intéresser sérieusement à l'amélioration de l'élevage équin, celui-ci, auparavant « mal nécessaire », est devenu l'une des principales richesses des pays de landes et de marécages du Sud-Ouest et surtout de bocage du Nord-Ouest. Aujourd'hui encore, les grandes régions de production des chevaux de courses (PS et TF) sont, par ordre décroissant, la Basse-Normandie et les Pays de Loire, d'une part, et le Sud-Ouest, du Limousin aux Pyrénées-atlantiques, d'autre part. Ajoutons, pour donner quelques ordres de grandeur, que le cheptel équin enregistré s'élève aujourd'hui en France à 350 000 têtes (contre 3 millions au début du ^{xx}e siècle) ; dans ce cheptel, on compte quelque 63 000 reproducteurs autorisés, dont 20 000 TF et 8 000 PS (statistiques 1996 de l'Union nationale interprofessionnelle du cheval).

- 12 Si l'on s'intéresse, maintenant, à l'aval de la « filière Courses », c'est-à-dire aux courses elles-mêmes, plusieurs constatations s'imposent. La France est le pays au monde qui présente le plus grand nombre d'hippodromes (environ 250) et l'un de ceux qui organisent le plus de courses (16 433 en 1996 : 9 963 de trot soit 60,63 %, 4 323 de plat et 2 147 d'obstacles) derrière les États-Unis, le Japon, l'Australie et le Canada [ibid.]. La répartition géographique des courses et des hippodromes (carte 1) correspond en gros à celle des régions d'élevage, avec une concentration sur la moitié ouest de l'Hexagone et une prépondérance des hippodromes spécialisés dans le trot dans le nord de l'Aquitaine et en Normandie, exception faite de la région parisienne avec ses huit grands hippodromes internationaux que sont ou étaient Auteuil (obstacles), Chantilly (plat et obstacles), Enghien (trot et obstacles), Évry (devenu en 1996 centre d'entraînement privé de la famille al-Maktoum de Doubaï), Longchamp (plat), Maisons-Laffitte (plat et obstacles, partiellement fermé depuis 1996), Saint-Cloud (plat) et Vincennes (trot).
- 13 Le fait le plus remarquable, ici, réside sans doute dans la dissociation entre la répartition géographique des courses et des hippodromes d'une part, et celle des paris d'autre part. Cette dissociation s'explique aisément : alors qu'autrefois on ne pouvait parier que sur les hippodromes, il est possible aujourd'hui de le faire en plus de 8 000 points du territoire français (7 932 points PMU + 234 points courses) et par Minitel depuis 1989. Le tournant historique date de l'autorisation, en 1930, du « pari mutuel urbain » (PMU), extension du PMH (« pari mutuel sur hippodrome ») légalisé en 1891, et de la création, en 1954, du tiercé qui rencontra un immense succès populaire [Konopnicki 1987 ; Yonnet 1985] (le nombre de courses de tiercé est passé de 56 la première année à 77 en 1970 et à 212 en 1990 tandis que, dans le même temps, le volume des enjeux passait, lui, de 28 000 francs à 7,9 milliards de francs).
- 14 Alors que la carte des hippodromes et des courses, on l'a vu, coupe l'Hexagone selon un axe nord-sud, la carte des paris (carte 2) fait apparaître un axe oblique orienté nord-ouest sud-est, avec les chiffres d'affaires les plus élevés (statistiques 1997 du PMU) en Île-de-France, dans le Sud-Est et la Corse, et dans les départements du Nord. Autrement dit : si les hippodromes et les courses correspondent aux régions traditionnelles d'élevage, les paris sur les courses concernent plutôt les régions où il n'existait pas de tradition hippique, à savoir les bassins d'emploi industriels. Des sondages sur le profil des parieurs et des parieurs d'hippodromes effectués en 1996 et 1997 dans le cadre des études du PMU montrent que ces deux populations se distinguent assez nettement sur

le plan sociologique. La population des parieurs les plus assidus et participant le plus au chiffre d'affaires se compose d'hommes, âgés de 30 à 40 ans, salariés, aux revenus moyens (50 % gagnent entre 8 000 et 15 000 francs par mois), ayant un faible niveau de diplôme (supérieur au bac pour seulement 10 %), qui jouent au hasard à plus de 50 % ; inversement, les parieurs d'hippodromes sont plutôt des retraités et d'autres inactifs, qui disposent de temps mais de peu d'argent et qui misent faiblement. On note une différenciation sexuelle dans la fréquentation des hippodromes (les hommes s'y rendent seuls, les femmes en famille) et dans le comportement face aux paris (3 femmes sur 4 jouent au hasard contre moins d'1 homme sur 2). Mais, d'une manière générale, les courses et les paris restent une histoire d'hommes (61 %), à la différence, par exemple, des casinos, qui se féminisent, ou d'un pays comme l'Angleterre, où existe une véritable culture du jeu ; en France, les femmes contribuent peu au chiffre d'affaires (19 %), à la fois parce qu'elles sont moins nombreuses à jouer et parce qu'elles misent moins que les hommes (en moyenne 54 francs par femme contre 88 francs par homme).

- 15 Autre clivage géographique intéressant : celui des types de paris (carte 3). Tandis que les habitants du nord de la France se satisfont de types de paris relativement « raisonnables » comme le jeu simple ou le couplé, ceux du Sud et surtout du Sud-Est montrent une prédilection pour les « jeux spéculatifs », c'est-à-dire les combinaisons comportant une grande part d'aléatoire, comme le quarté ou le quinté-plus. Pour intéressant qu'il soit, et sauf inattention ou manque d'imagination de ma part, ce dégradé nord-sud me paraît informer davantage sur des différences de « mentalités » régionales dans notre pays que sur les courses de chevaux en tant que « système structural cohérent » (pour reprendre les termes de S. Darbon et F. Saumade).

Spectacle vs jeu

- 16 En dépit d'un chiffre d'affaires qui demeure élevé (37 milliards de francs en 1997, 35 milliards en 1998), les courses de chevaux en France ne sont plus ce qu'elles étaient. Les signes les plus évidents de cette crise sont, depuis le milieu des années quatre-vingt : un léger tassement en francs courants et une érosion en francs constants du volume des enjeux (figure 1), un effondrement du volume des enjeux du tiercé (de 7,9 milliards de francs en 1990 à 3,6 milliards en 1997), une diminution du volume des enjeux sur les hippodromes et une baisse du nombre des entrées payantes, et cela d'autant plus que le nombre de « réunions de courses » par « société organisatrice » est élevé (figure 2). Cette crise a suscité deux types d'explication.
- 17 Selon la première, d'ordre socioéconomique, la diminution du volume annuel des enjeux est fonction de la baisse du pouvoir d'achat, de la progression du chômage, notamment dans les grands bassins industriels du Nord et de l'Est, du recul du salariat populaire relativement prospère qui avait fait le succès du PMU ; elle serait donc, in fine, la conséquence de profondes évolutions économiques, sociales et culturelles [Dubeaux 1993].
- 18 La seconde explication se fonde sur la nature des courses de chevaux et des paris ainsi que sur leur place dans le système français des jeux. Les messages publicitaires du PMU et des sociétés d'encouragement à l'élevage des chevaux (France galop, pour le plat, et Société d'encouragement à l'élevage du cheval français, pour le trot), depuis la naissance du tiercé, trahissent les incertitudes qui persistent aujourd'hui encore à ce sujet : de 1954 à la fin des années soixante-dix, les paris sont présentés comme un « jeu

intelligent » centré sur la connaissance des chevaux ; du début des années quatre-vingt au début des années quatre-vingt-dix, les premiers signes de fléchissement des enjeux sont attribués à la concurrence du Loto et à la diversification des produits de la Française des jeux [Martignoni-Hutin 1993] qu'aggrave la « mauvaise réputation » des courses. Pour y remédier les paris deviennent « un jeu [de hasard] comme les autres » ; cette campagne de banalisation n'ayant pas porté ses fruits, on mise à nouveau, depuis 1995, sur les spécificités des courses hippiques, sur leur caractère spectaculaire et sur l'« effet Cheval » (« Jouez avec vos émotions », invitent désormais les messages publicitaires du PMU).

- 19 Du caractère spectaculaire des courses de chevaux dépendent, non seulement le retour du public sur les hippodromes, mais également et plus largement la visibilité médiatique, surtout télévisuelle, des manifestations hippiques. On observe en effet un mouvement général des sports vers le spectaculaire, qui pousse leurs instances dirigeantes à modifier la tenue réglementaire (body pour les joueuses de volley-ball, kimono de couleur en judo, casque transparent en escrime) et même à réviser les règles du jeu (en réduisant notamment la durée des matches, comme en tennis et en volley ou en pentathlon) pour les faire « mieux coller aux exigences télévisuelles » (*Le Monde* du 6-7 décembre 1998). De ce mouvement, les manifestations équestres et hippiques ont d'autant moins intérêt à rester écartées qu'elles apparaissent pour l'instant particulièrement mal placées : en queue de liste des sports télévisés, à égalité avec la pétanque avec 7 heures d'antenne par an contre 452 au football !
- 20 Cette tâche se complique du fait que le caractère spectaculaire des courses de chevaux ne va pas de soi. Déjà, à la fin du XVIII^e siècle, un témoin ironisait sur ces spectateurs qui se déplaçaient « pour voir courir des animaux efflanqués qui passent comme un trait, tous couverts de sueur au bout de dix minutes » [cité par Blomac *op. cit.* : 70]. La situation ne s'est guère améliorée depuis. Pourtant, jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, les courses constituaient une activité sportive et un spectacle où l'on se rendait en famille ; le jeu n'était pas la motivation majeure [Reynaldo 1990a]. Mais après la Deuxième Guerre, les États-Unis ont imposé leur goût de la vitesse au détriment de l'endurance sur laquelle se fondaient les épreuves françaises (une course, qui se déroule aujourd'hui sur une distance variant entre deux et trois kilomètres, en majeure partie hors de vue des spectateurs, ne dure plus que quelques minutes). En même temps, le sport amateur est devenu un sport à but lucratif, et la création du tiercé en 1954 a provoqué la dissociation des paris et de la fréquentation des hippodromes, et a consacré la suprématie du jeu sur le spectacle, de l'émotion ludique individuelle sur celle, plus composite – des perceptions (vue, audition, odorat...) à l'imaginaire et à la sociabilité – et donc plus difficile à définir, que suscite le spectacle.
- 21 Acteur principal de la compétition hippique (quel que soit au demeurant le jugement que l'on porte sur le caractère spectaculaire de celle-ci), le cheval joue-t-il aussi le rôle de moteur des paris sur les courses ? Existe-t-il un « effet Cheval » et que peut-on en attendre ? On ne dispose pour l'instant d'aucune donnée chiffrée permettant de répondre avec certitude à ces questions. Mais plusieurs indices concordants donnent à penser que seule une minorité d'amateurs éclairés s'intéresse vraiment aux chevaux, connaît leurs ascendances, suit leurs performances, bref « étudie le papier », comme on dit en argot de turfiste. Pour les autres, notamment ceux (plus de la moitié des parieurs) qui jouent au hasard, le cheval n'est qu'un « accessoire de course situé sous le

jockey ou devant le driver » et la course elle-même n'est qu'une « parenthèse entre les paris, le chemin obligé du guichet à la caisse » [Konopnicki *op. cit.* : 138-139].

- 22 Actuellement, la population des amateurs de courses de chevaux est radicalement différente de celle des amateurs d'équitation (catégories socioprofessionnelles supérieures chez ces derniers, forte féminisation surtout chez les moins de 25 ans, pratique centrée sur la relation avec l'animal). Mais la situation peut évoluer assez rapidement, en particulier si les femmes, pour l'instant très minoritaires parmi les parieurs (31 %) et qui participent faiblement au volume des enjeux (19 %), investissent les courses comme elles ont investi les sports et les loisirs équestres [Digard 1995, 1999 : 59-62]. On sait en effet que le cheval, à partir du milieu du ^{xx}e siècle, a quitté son rôle traditionnel d'animal de travail pour entrer dans la sphère des loisirs, accédant ainsi à une popularité et à une position privilégiée proches de celles de l'animal de compagnie [Digard 1999, chap. III] ; on sait également que la féminisation des sports équestres n'est pas étrangère à cette ascension du statut culturel du cheval. Il faut aussi savoir qu'une forte féminisation des courses risque d'avoir sur elles, dans un deuxième temps, les mêmes conséquences que sur les sports équestres : diffusion des sensibilités animalitaires, développement d'une idéologie de protection, voire, dans ses formes extrêmes, de non-utilisation de l'animal... L'« amour » du cheval peut donc exercer sur les courses un effet catalyseur ; à terme, il peut aussi leur nuire.
- 23 Au point où se trouvent les études en sciences sociales sur les courses de chevaux, les certitudes sont peu nombreuses. Néanmoins cet article semble pouvoir en dégager deux.
- 24 La première est que les différences d'itinéraires historiques qui ont conduit au développement et à la formalisation des divers types de courses et de paris, les fractures sociologiques, géographiques et culturelles qui traversent le champ des activités hippiques, essentiellement entre le monde du galop et celui du trot, entre le spectacle et le jeu, autorisent à douter de la pertinence de toute approche des courses de chevaux en France (notamment sur le plan commercial et publicitaire) comme d'un objet unique et surtout uniforme.
- 25 Pour autant – c'est la seconde certitude –, la « filière Courses » ne fait apparaître nul « assemblage de pratiques où certaines combinaisons sont permises, d'autres non », nul « système structural cohérent », ni, enfin, pour paraphraser F. Saumade [1998 : 129], nul « modèle comparatif » susceptible d'éclairer « la genèse du spectacle [hippique] avec ses multiples ramifications ».
- 26 Comment, dans ces conditions, interpréter ces multiples fractures ? Il est tentant mais sans doute réducteur de ne voir en elles que de simples prolongements du passé car, comme aime à répéter justement Godelier, « l'histoire n'est [...] pas une catégorie qui explique, mais qu'on explique » [1973 : VIII]. Plus sérieuse est la piste d'un renversement de perspective dans la fonction des courses (autrefois élevage à destination ludique, l'activité hippique a davantage aujourd'hui une finalité de sauvegarde d'un animal emblématique), renversement de perspective qui a suscité et va probablement continuer à susciter, dans l'organisation du monde des courses, selon un processus bien décrit par Bourdieu [1987] pour le domaine du sport, un renouvellement des populations concernées (propriétaires, entraîneurs, jockeys, etc.), une diversification

des pratiques, un élargissement de la coupure entre amateurs et professionnels, un développement qui sera de plus en plus conçu comme un ajustement de l'offre et de la demande. Au fond, la crise que connaît actuellement la « filière Courses » n'est pas autre chose que le reflet d'une crise de la fonction sociale des courses en même temps que d'un décalage des structures du monde hippique.

BIBLIOGRAPHIE

N. B. : L'essentiel des recherches en sciences sociales sur les courses a porté, d'une part sur leur histoire [Blomac 1991 ; Reynaldo 1990a, 1990b ; Thibault 1993, 1994, 1998 ; Vramplew 1976, 1988, 1989], d'autre part sur la sociologie des paris [Konopnicki 1987 ; Martignoni-Hutin 1993 ; Yonnet 1978, 1985, 1999]. Les travaux de géographie, de sociologie et a fortiori d'ethnologie sur le monde et la pratique des courses restent l'exception [Case 1988 ; Tourreau 1997].

Bale, J. — 1982, *Sport and place. A geography of sport in England, Scotland and Wales*. Londres, Hurst and Co.

Blomac, N. de — 1991, *La gloire et le jeu. Des hommes et des chevaux, 1766-1866*. Paris, Fayard.

Bourdieu, P. — 1987, « Programme pour une sociologie sport », in *Choses dites*. Paris, Minuit : 203-216.

Case, C. — 1988, « Paddock rites : integrative ritual in the racing community », *Sociological Inquiry* 58 : 279-290.

Digard, J.-P. — 1994, *Le cheval, force de l'homme*. Paris, Gallimard (« Découvertes »). — 1995, « Cheval, mon amour. Sports équestres et sensibilités "animalitaires" en France », *Terrain* 25 : 49-60. — 1999, *Les Français et leurs animaux*. Paris, Fayard.

Digard, J.-P., C. Tourre-Malenet et F. Ould Ferhat — 1998, « Cheval et sciences sociales », *L'Équitation* 14 : 13-19.

Dubeaux, D. — 1993, *Les parieurs et les enjeux au PMU. Principaux résultats d'une enquête exploratoire conduite par l'INSEE en 1992*. Paris, INSEE.

Godelier, M. — 1973, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*. Paris, François Maspero (« Bibliothèque d'anthropologie »).

Homéric — 1989, *Oursi, le roi fainéant*. Paris, Presses de la Renaissance.

Joly, P. — 1998, *Trotteurs de légende*. Rennes, Ouest-France.

Konopnicki, G. — 1987, *La France du tiercé. Ordre et désordre d'une passion populaire*. Paris, La Manufacture.

Leroi-Gourhan, A. — 1964, *Le geste et la parole : technique et langage*. Paris, Albin Michel. — 1965, *Le geste et la parole : la mémoire et les rythmes*. Paris, Albin Michel.

Martignoni-Hutin, J.-P.G. — 1993, « Faites vos jeux ». *Essai sociologique sur le joueur et l'attitude ludique*. Paris, L'Harmattan (« Logiques sociales »).

Mulliez, J. — 1983, *Les chevaux du royaume. Histoire de l'élevage du cheval de selle et de la création des Haras*. Paris, Montalba.

Reynaldo, J.-P. — 1990a, *Histoire des courses plates*. S. I., Éd. Galtro. — 1990b, *Histoire des courses au trot*. S. I., Éd. Galtro.

Roche, D. — 1997, « Le cheval et ses élevages : perspectives de recherche », *Cahiers d'Histoire* 42 (3-4) (n° spécial : Éric Baratay et Jean-Luc Mayaud eds., *L'animal domestique, XVI^e-XX^e siècle*) : 511-520.

Saumade, F. — 1998, *Les tauromachies européennes. La forme et l'histoire, une approche anthropologique*. Paris, CTHS.

Thibault, G. — 1993, *Les heures mouvementées de la Société d'encouragement, 1933-1991*. Boulogne, Éd. du Castelet. — 1994, *Les ventes de Deauville de 1887 à nos jours*. Deauville, L'Agence française. — 1998, *Auteuil, hier et aujourd'hui (1830-1915)*. Boulogne, Éd. du Castelet.

Tourreau, S. — 1997, *Les courses hippiques à l'Île Maurice. Tentative d'expression d'une nation*. Thèse de doctorat, Université de la Réunion, 2 vol.

Veblen, T. — 1978 (1899), *Théorie de la classe de loisir*. Paris, Gallimard (« Tel »).

Vramplew, W. — 1976, *The turf. A social and economic history of horse racing*. Flinders University (Australie). — 1988, *Pay up and play the game*. Cambridge, Cambridge University Press. — 1989, « Horse-racing », in T. Mason ed., *Sport in Britain. A social history*. Cambridge, Cambridge University Press : 215-244.

Yonnet, P. — 1978, *Sociologie des courses de chevaux - tiercé, liberté, loisirs*. Thèse de doctorat. Université de Toulouse-Le Mirail. — 1985, *Jeux, modes et masses. La société française et le moderne, 1945-1985*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Sciences humaines »), chap. I, « Tiercé. Les nouveaux dimanches de la démocratie » : 15-90. — 1999, *Travail, loisir. Temps libre et lien social*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Sciences humaines »), chap. IV, « Le tiercé. Apogée et déclin d'un phénomène social » : 243-283.

NOTES

1. . Ce travail s'inscrit dans le cadre d'une convention de recherche CNRS-Haras nationaux. Outre les Haras nationaux, je tiens à remercier également pour leur aide France galop (tout particulièrement les docteurs vétérinaires Roland Devolz et Pierre-Marie Gadot), le PMU (M. Gérard Callegari) et la Société d'encouragement à l'élevage du cheval français (MM. Jacques Chartier et Guillaume Maupas).

RÉSUMÉS

En dépit d'un chiffre d'affaires élevé, les courses de chevaux en France traversent une crise (stagnation du volume des enjeux, baisse de la fréquentation des hippodromes). Pour tenter d'enrayer cette évolution, les campagnes de communication du PMU et des sociétés de courses, après avoir misé sur une banalisation des courses, s'efforcent aujourd'hui de valoriser leurs

spécificités hippiques et spectaculaires. Les fractures sociologiques qui morcellent le monde hippique (notamment entre galop et trot), les différences historiques qui ont marqué l'apparition et la formalisation des types de courses, les contrastes régionaux, etc., autorisent à douter de la pertinence de toute approche des courses de chevaux comme d'un objet unique et uniforme. Loin de nier ou de minimiser cette diversité, loin aussi de la considérer comme un simple héritage historique, on cherche ici à saisir son agencement et sa cohérence.

Horse racing in France: A wager and show with a diverse geography. – Despite attractive sales figures, horse racing in France is in the throes of a crisis: the volume of bets has stagnated, and trackside attendance has fallen off. To halt this trend, the PMU (the state-run bookmaking monopoly) and other racing companies have shifted advertisements from presenting racing as something ordinary to emphasizing this sport's characteristics as a show. The sociological fractures running through the racing world (in particular, the one between galop with its aristocratic origins and trot with its rural origins), historical differences (which have given rise to the rules for different sorts of races), regional contrasts (between tracks located in western France and bettors living in urban working class areas), etc., all this casts doubt on the pertinence of any approach that takes horse racing to be a single, uniform activity. Far from denying or minimizing this diversity, and far from considering it to be a mere historical heritage, the attempt is made to understand the coherence and organization underlying it.